**TETRAKTYS**  
Quatrre à quatre

de

Jacques-Olivier Badia

«Le clou dans la planche»  
Publiée le 03 Octobre 2011  
http://www.lecloudanslaplanche.com/critique-1017-tetraktys-qua

La saison aura commencé sur un grand moment à La Grainerie, qui présentait samedi la première création de la Cie Hors Surface, Tetraktys, (..) un «conte slam acrobatique» qu’on ne peut que qualifier de haute volée.

«Premier signe, premier symptôme, premier tome [...]»

Il faudra toute sa durée pour que le spectacle révèle ses rapports avec son titre. Au premier regard, il n’y a là qu’un cadre surélevé fait de rinceaux de ferraille brune, au sol un tapis de cheveux d’ange, dans un coin un fauteuil et au milieu un homme, image du désoeuvrement et de la solitude mélancolique dans la lumière verte et les vrombissements. Noir tombé, jour levé, un autre apparaît.

Au premier le verbe, au second le geste. «Je m’étais tu mais tu... tu es têtu. Il est têtu, il était une fois...» Il était une fois quoi ? le premier homme, cherchant par la roue, le saut et la course le contact avec le porteur du verbe, son créateur ? Cela fait en tout cas deux heures, ou alors deux ans quand la rencontre enfin, la lutte bientôt que conclut l’écrasement du monde dans un fracas de tonnerre. Le ciel devient sol : un trampoline, au-dessus de lui la ligne d’une corde tendue, plus haut encore la verticale d’une boucle pendante. «Petit frère tu vas partir. [...] Je ne pourrais rien y faire.»

Ce qui suit ? la circonscription du monde par le bond rasant et la course tétrapode, la quête d’une élévation par le saut, l’enroulement et l’extension, la rotation lente ou folle, toujours plus haut à mesure que la liberté naît de la connaissance nouvelle. Au-dessus pourtant, l’équilibre incertain à bras tendus, le risque constant de la chute, l’envol toujours refusé. «Si je te dis qu’aimer, c’est laisser partir...» En bas : la guerre rouge et le vacarme des bombes. En haut, plus loin encore, l’appui étroit d’une boucle de corde – insuffisant.

Le porteur du verbe exhorte pourtant : une seule direction, le haut, le plus. Jusqu’à ce que créateur et créature se rejoignent, s’élèvent ensemble, retombent. Retrouvent le sol. Dans le bleu intense des épiphanies, la créature endosse les habits de celui qui la fit, créatrice à son tour. Noir.

«[...] Et au-delà de là il n’y a pas d’au-delà»

Pas de doute, voici de la belle ouvrage, à commencer par un texte dont le caractère morcelé requiert le passage du temps avant la compréhension – une appréhension plutôt, vouée à rester incomplète puisque faite d’autant de suspensions que de tensions du sens. Temps passé, on apprécie avec quelle rigueur le spectacle tout entier repose sur la fameuse tétratkys : quatre temps, de la naissance comme créature à la renaissance en créateur ; quatre éléments, offerts par connotations visuelles ou verbales; quatre niveaux, de la terre à l’inaccessible empyrée ; et quatre états, quatre types d’évolutions acrobatiques, quatre ensemble musicaux et l’on en passe, tous imbriqués comme une démonstration de la validité des conceptions pythagoriciennes.

Admirable cohérence, qu’on ne cherchera pas à dépiauter plus de peur de s’y perdre. Point n’est besoin, au demeurant, d’aller aussi loin pour goûter ce travail dont on se demande bien ce qu’il peut lui manquer. Rien ne pèche : scénographie conçue, sans doute, en fonction de contraintes techniques fortes, mais qu’habillent avec faste des lumières somptueuses ; texte superbe, ciselé dans son style autant que dans sa manière de dévoiler et cacher dans le même temps, et superbement donné ; musique magnifique aux registres variés, moins narrative ou illustrative que puissamment émotionnelle ; rythme impeccable, lui aussi tout de tensions et de relâchements, sans que se perde jamais l’intensité émotionnelle suscitée par ce conte des origines unissant poésie, mystique et philosophie. Enfin une création acrobatique et chorégraphique du meilleur niveau, subtile plutôt que spectaculaire et mettant toutes les ressources du travail au sol, de la voltige, du porté, de la chute et du suspens au service d’une dramaturgie soignée.

Hors quelques détails techniques – le trampoline, s’il faut en croire Damien Droin, ne présenterait pas encore la réactivité recherchée – le travail ne devrait plus porter, justement, que sur une dramaturgie encore mouvante, à laquelle chaque nouvelle séance de répétitions, chaque représentation apporte son lot d’ajouts et de retraits. Soucis d’artistes, et des plus légitimes. Mais pour le spectateur bouche bée, «au-delà de là il n’y a pas d’au-delà.»